

RETOUR AU NID

— Embrasse-moi !...
— Non !
— Si !...
Avec une autorité tendre, Pierre, Navailles s'était emparé des deux bras dont Madeleine le repoussait, et ayant ainsi immobilisé la jeune femme, il se penchait en souriant vers son fin visage couronné ; mais elle se dégagea d'un geste violent, tandis que ses prunelles voilées s'allumaient d'une flamme de colère.

— Laissez-moi !... C'est odieux de s'imposer de la sorte !...
— Pierre se recula, soudain très pâle ; les lèvres serrées, il dit d'un accent qui s'altérait :
— Je ne croyais pas avoir mérité pareil reproche... C'est bien, je suis fixé !... Puisse les manifestations de ma tendresse vous sont à charge, c'est que vous ne m'aimez pas !... Pauvre grand naïf que je suis : vous ne m'avez jamais aimé !
Elle se redressa, carotique et haletante :
— Vraiment ?... Alors, pour quoi vous m'avez épousé, s'il vous plaît ?
— Le sais-je ? dit-il, pris à son tour de la volonte mauvaise d'insister et de faire souffrir celle par qui il venait d'être si profondément blessé ; le sais-je ? Sans doute, avec vous assez de votre libre indépendance ! Ce sont là des théories qui font merveille imprimées ; dans la réalité, elles sont lourdes à pratiquer, et au moment arrive où l'on estime plus avantageux de jouir de cette position sociale que donne seul un mari bien pourvu !
Madeleine était devenue livide ; ses traits se décomposèrent de détresse, ses lèvres tremblaient à faire pitié.

Vivement, sous ce coup inattendu, elle accomplissait un effort surhumain pour ne pas décaler en sanglots.

Elle jeta sa jeune femme un regard tout-à-coup noir et, glaciale, d'un organe sans inflexions, prononça :
— Vous regretterez ces paroles !...
Et elle sortit, droite, sans ajouter un mot.

Il les regrettait déjà, les malheureuses, les injustes paroles qui, comme eût fait un coup de couteau, avaient inopinément taillé ce qui vivait encore de leur pauvre amour naguère si enivré de lui-même et radieux d'espérance !

Derrière sa femme, il demeura une minute incertain, possédé de l'enfer folle de courir à elle et de lui demander : pardon dans un baiser. Puis, la crainte d'être de nouveau repoussé le détourna de cette inspiration du cœur. Certainement, Madeleine était trop fiévreuse ; elle n'écouterait rien pour l'instant.

Il valait mieux attendre et réparer autrement.

Quelques minutes plus tard, Pierre Navailles, « le jeune et sympathique député », comme on le désignait communément dans les comptes-rendus des débats parlementaires, — Pierre Navailles descendait les boulevards « un pas alerte, en homme qui a vers un but agréable. Arrivé place de l'Opéra, il tourna vivement vers la rue de la Paix et se dirigea sans hésiter vers le magasin d'un célèbre joillier. Là, il s'arrêta et jeta un coup d'œil inquiet vers la devanture étincelante.

Aussitôt, rassuré, il sourit. Elle était toujours là, la délicate bagne « art nouveau » que Madeleine admirait tant et qu'il se proposait de lui offrir prochainement, pour l'anniversaire de leur mariage. Eh bien ! il le devançait la date, voilà tout, et en trouvant le bijou, ce soir, sous sa serviette, Madeleine comprendrait. Elle ne dirait rien, à cause des domestiques, mais la réparation délicate lui irait droit au meilleur de l'âme. Et quand les deux époux se retrouveraient en tête-à-tête, dans le petit salon, bien sûr elle tendrait ses lèvres à Pierre, ses chères lèvres bouillonnantes qui, maintenant, se refusaient si souvent. Alors, lui, il murmurerait bien bas :
— Virena toutes nos belles journées ; si nous nous mignonnes ; il n'y a que cela de vrai en ce monde, et cela vaudra mieux que de faire mauvais ménage, comme nous en faisons le chemin !

Tout joyeux, Pierre s'enveloppa de l'écorce, puis se rendit au Palais-Bourbon, emportant le paquet menu contre son cœur. Le temps lui parut long ; la politique, aujourd'hui, ne l'intéressait pas. Le séance finit, il s'en alla comme un cocher d'événement, sentant dans ses vêtements, regardant sans loger.

Avec des précautions infinies, il se rendit dans sa salle à manger pour placer sa serviette sous la serviette de Madeleine.

Mais, du seuil de la pièce, il se sentit pâlir ; il n'y avait qu'un converti !
— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il, irrésistiblement, au valet de chambre qui entra à son même temps.

Impossible, le domestique répondit :
— Madame vient de partir, appelée près d'une personne malade, à-t-elle dit ; elle a laissé un mot pour Monsieur dans son cabinet...
— Pierre se précipita. Il n'était pas dupe du prétexte donné par la jeune femme à l'acquisition nette de sa domesticité, et il avait peur de deviner. Sur son bureau une lettre se détachait, bien en évidence. Il déchira l'enveloppe et lut :
— Je ne puis mieux vous prouver que je ne vous avais point choisi, comme vous le prétendez, pour votre « position » qu'en cessant de profiter de la considération et des divers avantages sociaux attachés à cette « position », dont je n'avais nul besoin pour être respecté. Je m'en vais donc. Adieu !
Et elle avait écrivainement signé de son nom de jeune fille : Madeleine Briangon, — ce nom qu'elle avait rendu presque célèbre par le prestige de sa jeune renommée, par les succès d'art et d'argent que son rare talent de peintre remportait depuis plusieurs années.

Pierre demeura stupéfait. Ce n'était pas possible : Madeleine ne l'avait pas abandonné ainsi, stupidement et cruellement, pour rien, pour une de ces paroles que l'on voudrait reprendre à peine prononcées !
De nouveau il regarda l'implacable petit billet et l'évidence ne le trompa pas. Elle était bien partie ! Il avait en la tort d'oublier que la fièvre, chez elle, allait jusqu'à l'orgueil, et la phrase émise dans une minute d'égarement avait trop atteint son but. Bien sûr, il plus sensible de son amour propre de femme et d'artiste, Madeleine s'était éloignée pour ne revenir jamais !
Et dire qu'il l'aimait, et qu'elle aussi, en dépit des récentes apparences, adorait son mari !
Ah ! le mal que l'on se fait, sans même savoir pourquoi !
Submergé de détresse, Pierre sonna le domestique, et continuant le message destiné à sauver la façade, il dit avec la vague espoir de se tromper lui-même :
— Je ne dirai pas ce soir, Firmin. Je suis trop préoccupé de Madame. Elle a été en effet appelée au chevet d'une personne bien chère ; cependant, je pense qu'elle reviendra dans deux ou trois jours...
Le valet-de-chambre se retira, fort édifié par la sollicitude de ce mari modeste à qui l'absence momentanée de sa femme coupait ainsi l'appétit, et derrière la porte refermée, Pierre tomba sur un divan, pleura silencieusement son jeune amour perdu...
III
Oui, Madeleine était bien partie. Elle avait fait, comme une bête blessée, sans bien savoir où elle allait, comprenant seulement qu'elle avait besoin d'être loin pour moins souffrir, se reprendre et voir clair en elle. Après avoir jeté quelques vêtements indispensables au fond d'une valise, elle avait pris une voiture et ordonné au cocher :
— A la gare de Lyon !
Une heure plus tard, au moment où Pierre s'affaisait devant le cruel billet qui ne lui laissait même pas la douceur d'un élément adieu, un des trains de Suisse emportait la jeune femme ; c'était presque inconsciemment qu'elle se dirigeait de ce côté, où l'appelaient les voix d'enfance, la prenante magie des souvenirs.

Fille d'un officier de valeur mort trop jeune, Madeleine avait vécu ses premières années à Pontarlier, ville dans laquelle le régiment du capitaine Briangon tenait garnison ; puis, devenue orpheline, elle passa ses belles heures d'adolescence entre les hautes murailles d'un pensionnat réputé de la région, sans cesser de rêver des campagnes vertes, des grands espaces fleuris entravés jadis au cours des promenades faites avec les parents disparus.

L'artiste déjà s'agitait dans la fillette prisonnière des lois et des nécessités sociales. Et c'était maintenant un de ses griefs contre Pierre, qui, cet été, n'avait point voulu, pour différentes raisons qu'elle traitait de fallacieux prétextes, la conduire dans ce pays qu'elle rêvait d'explorer à son bras. Pourquoi donc les meilleures aspirations, les plus légitimes vœux de tendresse se obligeaient-ils à présent en amertume ? Hélas ! parce que c'est la vie, et qu'on lui demande toujours plus qu'elle ne peut donner !...
Légalement émanoplé à dix-huit ans, Madeleine, libre décorée d'accorder tout leur essor à ses dispositions artistiques, était venue à Paris, dont la captivité favorisait tout bien lui souriait. Le succès récompensait son labeur acharné. Et comme,

par invincible dignité personnelle, par ce respect de soi-même qui est la vertu de certaines femmes, elle avait eu la sagesse de faire sa vie irréprochable, elle connut l'estime d'autrui après la sienne propre, — laquelle d'ailleurs, était plus précieuse à cette orgueilleuse que toutes les autres.

Et, même, son ambition dépassait quelque peu la mesure. Elle comptait, telle une vestale de l'Art, continuer ainsi indéfiniment cette existence solitaire. Mais l'imagination proposée, et l'amour disposé ! Arrivée à l'apogée de sa carrière, du moins à cette honorable notoriété qui est la plus belle consécration du talent, Madeleine sentait obscurément que quelque chose lui manquait.

Parmi les prétendants, elle n'avait que l'embaras du choix. Son beau idéal d'humaine tout-à-coup, et le choix se porta sur Pierre Navailles, du reste un des premiers qui se fût mis sur les rangs. Par un sentiment de délicatesse subtile, elle lui avait refusé de l'avoir distingué, alors qu'elle était encore pauvre et presque obscure, et le succès venu, elle alla à lui avec toute sa grâce.

Le reproche que Pierre lui avait adressé blessait donc une pièce infiniment frémissante de sa sensibilité, et, les dents serrées, elle se disait dans le train qui l'emportait qu'elle ne pardonnerait jamais !...
Par malheur, il y avait longtemps que l'œuvre de désagrégation intime était commencée, — presque depuis les premiers jours de cette union, qui débata par les plus divines espérances. Sans bien s'expliquer pourquoi, Madeleine était obscurément déçue. La vie quotidienne ne lui avait pas apporté cet enchantement dont tant de jeunes filles transportées dans le mariage l'impossible rêve, et rendant Pierre respectable d'un état de choses créé surtout par cette faculté d'illusion qui, pour la majeure partie des esprits féminins, tend à montrer la vie comme un merveilleux roman, elle en était venue, inconsciemment, à traiter son mari avec une froideur parfaitement incompréhensible pour celui-ci.

De là, des scènes analogues à celle qui venait d'amener cette brusque rupture, et dont la fréquence était dans l'atmosphère de ces deux séries faites pour s'aimer, une sorte de courant ininterrompu d'hostilité...
Et, cette fois, c'était bien fini ! On ne se disputait plus ! Madeleine n'aurait plus la peine de repousser ses mains taquinées, de détourner ses lèvres des monstres chers râlantes qui semblaient se moquer de leurs propres carences !...
Ah ! quand même, c'était le bon temps !...
La jeune femme se redressa, se raidissant contre l'émotion momentanée de sa femme coupait ainsi l'appétit, et derrière la porte refermée, Pierre tomba sur un divan, pleura silencieusement son jeune amour perdu...
III
Oui, Madeleine était bien partie. Elle avait fait, comme une bête blessée, sans bien savoir où elle allait, comprenant seulement qu'elle avait besoin d'être loin pour moins souffrir, se reprendre et voir clair en elle. Après avoir jeté quelques vêtements indispensables au fond d'une valise, elle avait pris une voiture et ordonné au cocher :
— A la gare de Lyon !
Une heure plus tard, au moment où Pierre s'affaisait devant le cruel billet qui ne lui laissait même pas la douceur d'un élément adieu, un des trains de Suisse emportait la jeune femme ; c'était presque inconsciemment qu'elle se dirigeait de ce côté, où l'appelaient les voix d'enfance, la prenante magie des souvenirs.

Fille d'un officier de valeur mort trop jeune, Madeleine avait vécu ses premières années à Pontarlier, ville dans laquelle le régiment du capitaine Briangon tenait garnison ; puis, devenue orpheline, elle passa ses belles heures d'adolescence entre les hautes murailles d'un pensionnat réputé de la région, sans cesser de rêver des campagnes vertes, des grands espaces fleuris entravés jadis au cours des promenades faites avec les parents disparus.

L'artiste déjà s'agitait dans la fillette prisonnière des lois et des nécessités sociales. Et c'était maintenant un de ses griefs contre Pierre, qui, cet été, n'avait point voulu, pour différentes raisons qu'elle traitait de fallacieux prétextes, la conduire dans ce pays qu'elle rêvait d'explorer à son bras. Pourquoi donc les meilleures aspirations, les plus légitimes vœux de tendresse se obligeaient-ils à présent en amertume ? Hélas ! parce que c'est la vie, et qu'on lui demande toujours plus qu'elle ne peut donner !...
Légalement émanoplé à dix-huit ans, Madeleine, libre décorée d'accorder tout leur essor à ses dispositions artistiques, était venue à Paris, dont la captivité favorisait tout bien lui souriait. Le succès récompensait son labeur acharné. Et comme,

breux, — seulement un nombre de deux, un jeune homme et une jeune femme, un ménage sans doute, auquel, dans l'ère de la concentration intérieure, Madeleine n'accorda d'abord aucune attention.

Doucement, le bateau glissa sur les eaux calmes de la rivière, puis s'engagea dans le bassin. Le temps était clair, la brise adoucement pure, Madeleine respira à pleins poumons, comme ravivée, et, un calme profond entrant en elle, contempla la grandiose décor.

De toutes parts, les hautes murailles de rochers couronnées de sapins enserrèrent la lac qui reflétait en sa profondeur à cet endroit inépuisable, la transparence bleue du ciel ; des barques blanches décorées de la croix helvétique et chargées de jeunes filles qui chantaient en chœur de façon grave et tendre allaient à la surface comme des embarcations de légende.

Une fois de plus, Madeleine soupira... Il faisait bon vivre !... C'était un de ces moments où la vie semble plus précieuse et plus belle, la nature plus prodigue de ses incompréhensibles splendeurs !...
Ah ! Pierre avait été à son côté !...
Il semblait à Madeleine qu'elle aurait connu là, en ce lieu et à cette heure, la plénitude du bonheur...
En même temps, son regard se posa inconsciemment sur le couple qui lui faisait face, et son cœur se serra. Certainement, c'était un ménage heureux ; cela se devinait, en dépit de l'irreprochable correction de l'attitude, cela dénotait dans les yeux de tendresse sérieuse que le jeune homme attachait sur sa compagne, et dans son maintien à elle, plein de la langueur heureuse des jeunes époux. Ils étaient assis l'un près de l'autre et ne se parlaient guère, — parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils s'aimaient ! Une certitude paisible émanait d'eux. Comme Pierre et Madeleine s'agrippaient, ils avaient toute la vie devant eux !...
Et Madeleine se sentit prête à orier de détresse.

En face de ce couple tranquille et uni, elle comprenait soudain tout ce qu'elle avait perdu, tout ce qu'elle avait désigné, — par sa fuite trop prompte — de secrets joies et d'inexprimables bonheurs ! Elle avait perdu l'unique félicité de sa jeunesse, le charme incomparable de plus tard, alors que l'automne humain s'enchantait des douceurs du passé ! Elle avait tout perdu, et il ne lui restait plus rien, que la sensation désespérante qui la brisait là, d'être une déshéritée, une triste bannie du paradis fermé !...
Le bateau stoppa ; on mit pied à terre. Devant Madeleine, le couple inconnu commençait l'ascension de l'éminence qu'il faut gravir pour admirer le Saal dans toute sa splendeur. Elle suivit les jeunes gens d'un pas lent. Au sommet de la pente se découvrait ce panorama splendide que l'on vient voir de si loin.

Mais Madeleine ne regardait pas la chute de la rivière, ne calculait pas, comme ses compagnons, la hauteur des eaux écumantes ; elle regardait en elle-même, et ce qu'elle voyait la remplissait de trouble...
On repartit. Elle eût été bien embarrassée de dépendre de la cascade défilante. Le bateau recommença sur le lac son glissement de cygne. A mi-chemin, le jeune ménage descendit pour visiter le village suisse des Brenets, et ce fut avec une sorte de gratitude attendrie que Madeleine répondit à son salut d'adieu.

Maintenant, elle lui souhaitait toutes les joies, à ce gentil couple qui ne saurait jamais ce qu'elle lui devait !...
A peine de retour à l'hôtel, elle consulta l'indicateur des chemins de fer. Un train passait dans une demi-heure. Elle saisit sa valise et escalada le sentier conduisant à la station, comme on escalade les chemins arides qui conduisent à de magnifiques sommets d'espérance...
V
La sonnette de l'appartement retentit, et Firmin vint ouvrir sans se presser ; à la vue de sa maîtresse, il poussa une exclamation de joie.

Ah ! voilà Madame !... C'est Monsieur qui va être content quand il rentrera de la Chambre ! — Vraiment ? fit Madeleine dans un ravissement.

— Oh ! ce n'est rien de le dire, madame ! répliqua Firmin devenu tout à coup loquace, avec l'obscur intention que ces détails seraient bien accueillis... Depuis le départ de Madame, ce pauvre Monsieur ne mangé plus... D'abord le jour du départ Madame, il n'a pas pu dîner, et il a libre traversa comme un rappel des choses la torpéur de Madeleine, qui déjournait languissamment dans sa chambre.

Elle eut un geste d'acquiescement lassé. Autant voir cela ! Ce serait toujours du temps pris sur la vie de ses journées.

Le petit bateau à vapeur attendait les voyageurs au bas du pont, tout près de l'hôtel, mais ces voyageurs étaient peu nom-

breux, — seulement un nombre de deux, un jeune homme et une jeune femme, un ménage sans doute, auquel, dans l'ère de la concentration intérieure, Madeleine n'accorda d'abord aucune attention.

Doucement, le bateau glissa sur les eaux calmes de la rivière, puis s'engagea dans le bassin. Le temps était clair, la brise adoucement pure, Madeleine respira à pleins poumons, comme ravivée, et, un calme profond entrant en elle, contempla la grandiose décor.

De toutes parts, les hautes murailles de rochers couronnées de sapins enserrèrent la lac qui reflétait en sa profondeur à cet endroit inépuisable, la transparence bleue du ciel ; des barques blanches décorées de la croix helvétique et chargées de jeunes filles qui chantaient en chœur de façon grave et tendre allaient à la surface comme des embarcations de légende.

Une fois de plus, Madeleine soupira... Il faisait bon vivre !... C'était un de ces moments où la vie semble plus précieuse et plus belle, la nature plus prodigue de ses incompréhensibles splendeurs !...
Ah ! Pierre avait été à son côté !...
Il semblait à Madeleine qu'elle aurait connu là, en ce lieu et à cette heure, la plénitude du bonheur...
En même temps, son regard se posa inconsciemment sur le couple qui lui faisait face, et son cœur se serra. Certainement, c'était un ménage heureux ; cela se devinait, en dépit de l'irreprochable correction de l'attitude, cela dénotait dans les yeux de tendresse sérieuse que le jeune homme attachait sur sa compagne, et dans son maintien à elle, plein de la langueur heureuse des jeunes époux. Ils étaient assis l'un près de l'autre et ne se parlaient guère, — parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils s'aimaient ! Une certitude paisible émanait d'eux. Comme Pierre et Madeleine s'agrippaient, ils avaient toute la vie devant eux !...
Et Madeleine se sentit prête à orier de détresse.

En face de ce couple tranquille et uni, elle comprenait soudain tout ce qu'elle avait perdu, tout ce qu'elle avait désigné, — par sa fuite trop prompte — de secrets joies et d'inexprimables bonheurs ! Elle avait perdu l'unique félicité de sa jeunesse, le charme incomparable de plus tard, alors que l'automne humain s'enchantait des douceurs du passé ! Elle avait tout perdu, et il ne lui restait plus rien, que la sensation désespérante qui la brisait là, d'être une déshéritée, une triste bannie du paradis fermé !...
Le bateau stoppa ; on mit pied à terre. Devant Madeleine, le couple inconnu commençait l'ascension de l'éminence qu'il faut gravir pour admirer le Saal dans toute sa splendeur. Elle suivit les jeunes gens d'un pas lent. Au sommet de la pente se découvrait ce panorama splendide que l'on vient voir de si loin.

Mais Madeleine ne regardait pas la chute de la rivière, ne calculait pas, comme ses compagnons, la hauteur des eaux écumantes ; elle regardait en elle-même, et ce qu'elle voyait la remplissait de trouble...
On repartit. Elle eût été bien embarrassée de dépendre de la cascade défilante. Le bateau recommença sur le lac son glissement de cygne. A mi-chemin, le jeune ménage descendit pour visiter le village suisse des Brenets, et ce fut avec une sorte de gratitude attendrie que Madeleine répondit à son salut d'adieu.

Maintenant, elle lui souhaitait toutes les joies, à ce gentil couple qui ne saurait jamais ce qu'elle lui devait !...
A peine de retour à l'hôtel, elle consulta l'indicateur des chemins de fer. Un train passait dans une demi-heure. Elle saisit sa valise et escalada le sentier conduisant à la station, comme on escalade les chemins arides qui conduisent à de magnifiques sommets d'espérance...
V
La sonnette de l'appartement retentit, et Firmin vint ouvrir sans se presser ; à la vue de sa maîtresse, il poussa une exclamation de joie.

Ah ! voilà Madame !... C'est Monsieur qui va être content quand il rentrera de la Chambre ! — Vraiment ? fit Madeleine dans un ravissement.

— Oh ! ce n'est rien de le dire, madame ! répliqua Firmin devenu tout à coup loquace, avec l'obscur intention que ces détails seraient bien accueillis... Depuis le départ de Madame, ce pauvre Monsieur ne mangé plus... D'abord le jour du départ Madame, il n'a pas pu dîner, et il a libre traversa comme un rappel des choses la torpéur de Madeleine, qui déjournait languissamment dans sa chambre.

Elle eut un geste d'acquiescement lassé. Autant voir cela ! Ce serait toujours du temps pris sur la vie de ses journées.

Le petit bateau à vapeur attendait les voyageurs au bas du pont, tout près de l'hôtel, mais ces voyageurs étaient peu nom-

breux, — seulement un nombre de deux, un jeune homme et une jeune femme, un ménage sans doute, auquel, dans l'ère de la concentration intérieure, Madeleine n'accorda d'abord aucune attention.

Doucement, le bateau glissa sur les eaux calmes de la rivière, puis s'engagea dans le bassin. Le temps était clair, la brise adoucement pure, Madeleine respira à pleins poumons, comme ravivée, et, un calme profond entrant en elle, contempla la grandiose décor.

De toutes parts, les hautes murailles de rochers couronnées de sapins enserrèrent la lac qui reflétait en sa profondeur à cet endroit inépuisable, la transparence bleue du ciel ; des barques blanches décorées de la croix helvétique et chargées de jeunes filles qui chantaient en chœur de façon grave et tendre allaient à la surface comme des embarcations de légende.

Une fois de plus, Madeleine soupira... Il faisait bon vivre !... C'était un de ces moments où la vie semble plus précieuse et plus belle, la nature plus prodigue de ses incompréhensibles splendeurs !...
Ah ! Pierre avait été à son côté !...
Il semblait à Madeleine qu'elle aurait connu là, en ce lieu et à cette heure, la plénitude du bonheur...
En même temps, son regard se posa inconsciemment sur le couple qui lui faisait face, et son cœur se serra. Certainement, c'était un ménage heureux ; cela se devinait, en dépit de l'irreprochable correction de l'attitude, cela dénotait dans les yeux de tendresse sérieuse que le jeune homme attachait sur sa compagne, et dans son maintien à elle, plein de la langueur heureuse des jeunes époux. Ils étaient assis l'un près de l'autre et ne se parlaient guère, — parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils s'aimaient ! Une certitude paisible émanait d'eux. Comme Pierre et Madeleine s'agrippaient, ils avaient toute la vie devant eux !...
Et Madeleine se sentit prête à orier de détresse.

En face de ce couple tranquille et uni, elle comprenait soudain tout ce qu'elle avait perdu, tout ce qu'elle avait désigné, — par sa fuite trop prompte — de secrets joies et d'inexprimables bonheurs ! Elle avait perdu l'unique félicité de sa jeunesse, le charme incomparable de plus tard, alors que l'automne humain s'enchantait des douceurs du passé ! Elle avait tout perdu, et il ne lui restait plus rien, que la sensation désespérante qui la brisait là, d'être une déshéritée, une triste bannie du paradis fermé !...
Le bateau stoppa ; on mit pied à terre. Devant Madeleine, le couple inconnu commençait l'ascension de l'éminence qu'il faut gravir pour admirer le Saal dans toute sa splendeur. Elle suivit les jeunes gens d'un pas lent. Au sommet de la pente se découvrait ce panorama splendide que l'on vient voir de si loin.

Mais Madeleine ne regardait pas la chute de la rivière, ne calculait pas, comme ses compagnons, la hauteur des eaux écumantes ; elle regardait en elle-même, et ce qu'elle voyait la remplissait de trouble...
On repartit. Elle eût été bien embarrassée de dépendre de la cascade défilante. Le bateau recommença sur le lac son glissement de cygne. A mi-chemin, le jeune ménage descendit pour visiter le village suisse des Brenets, et ce fut avec une sorte de gratitude attendrie que Madeleine répondit à son salut d'adieu.

Maintenant, elle lui souhaitait toutes les joies, à ce gentil couple qui ne saurait jamais ce qu'elle lui devait !...
A peine de retour à l'hôtel, elle consulta l'indicateur des chemins de fer. Un train passait dans une demi-heure. Elle saisit sa valise et escalada le sentier conduisant à la station, comme on escalade les chemins arides qui conduisent à de magnifiques sommets d'espérance...
V
La sonnette de l'appartement retentit, et Firmin vint ouvrir sans se presser ; à la vue de sa maîtresse, il poussa une exclamation de joie.

Ah ! voilà Madame !... C'est Monsieur qui va être content quand il rentrera de la Chambre ! — Vraiment ? fit Madeleine dans un ravissement.

— Oh ! ce n'est rien de le dire, madame ! répliqua Firmin devenu tout à coup loquace, avec l'obscur intention que ces détails seraient bien accueillis... Depuis le départ de Madame, ce pauvre Monsieur ne mangé plus... D'abord le jour du départ Madame, il n'a pas pu dîner, et il a libre traversa comme un rappel des choses la torpéur de Madeleine, qui déjournait languissamment dans sa chambre.

Elle eut un geste d'acquiescement lassé. Autant voir cela ! Ce serait toujours du temps pris sur la vie de ses journées.

Le petit bateau à vapeur attendait les voyageurs au bas du pont, tout près de l'hôtel, mais ces voyageurs étaient peu nom-

breux, — seulement un nombre de deux, un jeune homme et une jeune femme, un ménage sans doute, auquel, dans l'ère de la concentration intérieure, Madeleine n'accorda d'abord aucune attention.

Doucement, le bateau glissa sur les eaux calmes de la rivière, puis s'engagea dans le bassin. Le temps était clair, la brise adoucement pure, Madeleine respira à pleins poumons, comme ravivée, et, un calme profond entrant en elle, contempla la grandiose décor.

De toutes parts, les hautes murailles de rochers couronnées de sapins enserrèrent la lac qui reflétait en sa profondeur à cet endroit inépuisable, la transparence bleue du ciel ; des barques blanches décorées de la croix helvétique et chargées de jeunes filles qui chantaient en chœur de façon grave et tendre allaient à la surface comme des embarcations de légende.

Une fois de plus, Madeleine soupira... Il faisait bon vivre !... C'était un de ces moments où la vie semble plus précieuse et plus belle, la nature plus prodigue de ses incompréhensibles splendeurs !...
Ah ! Pierre avait été à son côté !...
Il semblait à Madeleine qu'elle aurait connu là, en ce lieu et à cette heure, la plénitude du bonheur...
En même temps, son regard se posa inconsciemment sur le couple qui lui faisait face, et son cœur se serra. Certainement, c'était un ménage heureux ; cela se devinait, en dépit de l'irreprochable correction de l'attitude, cela dénotait dans les yeux de tendresse sérieuse que le jeune homme attachait sur sa compagne, et dans son maintien à elle, plein de la langueur heureuse des jeunes époux. Ils étaient assis l'un près de l'autre et ne se parlaient guère, — parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils s'aimaient ! Une certitude paisible émanait d'eux. Comme Pierre et Madeleine s'agrippaient, ils avaient toute la vie devant eux !...
Et Madeleine se sentit prête à orier de détresse.

En face de ce couple tranquille et uni, elle comprenait soudain tout ce qu'elle avait perdu, tout ce qu'elle avait désigné, — par sa fuite trop prompte — de secrets joies et d'inexprimables bonheurs ! Elle avait perdu l'unique félicité de sa jeunesse, le charme incomparable de plus tard, alors que l'automne humain s'enchantait des douceurs du passé ! Elle avait tout perdu, et il ne lui restait plus rien, que la sensation désespérante qui la brisait là, d'être une déshéritée, une triste bannie du paradis fermé !...
Le bateau stoppa ; on mit pied à terre. Devant Madeleine, le couple inconnu commençait l'ascension de l'éminence qu'il faut gravir pour admirer le Saal dans toute sa splendeur. Elle suivit les jeunes gens d'un pas lent. Au sommet de la pente se découvrait ce panorama splendide que l'on vient voir de si loin.

Mais Madeleine ne regardait pas la chute de la rivière, ne calculait pas, comme ses compagnons, la hauteur des eaux écumantes ; elle regardait en elle-même, et ce qu'elle voyait la remplissait de trouble...
On repartit. Elle eût été bien embarrassée de dépendre de la cascade défilante. Le bateau recommença sur le lac son glissement de cygne. A mi-chemin, le jeune ménage descendit pour visiter le village suisse des Brenets, et ce fut avec une sorte de gratitude attendrie que Madeleine répondit à son salut d'adieu.

Maintenant, elle lui souhaitait toutes les joies, à ce gentil couple qui ne saurait jamais ce qu'elle lui devait !...
A peine de retour à l'hôtel, elle consulta l'indicateur des chemins de fer. Un train passait dans une demi-heure. Elle saisit sa valise et escalada le sentier conduisant à la station, comme on escalade les chemins arides qui conduisent à de magnifiques sommets d'espérance...
V
La sonnette de l'appartement retentit, et Firmin vint ouvrir sans se presser ; à la vue de sa maîtresse, il poussa une exclamation de joie.

Ah ! voilà Madame !... C'est Monsieur qui va être content quand il rentrera de la Chambre ! — Vraiment ? fit Madeleine dans un ravissement.

— Oh ! ce n'est rien de le dire, madame ! répliqua Firmin devenu tout à coup loquace, avec l'obscur intention que ces détails seraient bien accueillis... Depuis le départ de Madame, ce pauvre Monsieur ne mangé plus... D'abord le jour du départ Madame, il n'a pas pu dîner, et il a libre traversa comme un rappel des choses la torpéur de Madeleine, qui déjournait languissamment dans sa chambre.

Elle eut un geste d'acquiescement lassé. Autant voir cela ! Ce serait toujours du temps pris sur la vie de ses journées.

Le petit bateau à vapeur attendait les voyageurs au bas du pont, tout près de l'hôtel, mais ces voyageurs étaient peu nom-

MANIES ROYALES.

Amusante, très amusante recherche que vient de faire un petit magazine anglais, le "Tit-Bit". Il s'agit des "tics" des divas et actrices (deux couronnées assurant aujourd'hui le bonheur de l'Europe).

Edouard VII est, paraît-il, affligé de la manie du "pouso". Entendez par là qu'il a une bécote automatique dans chacun de ses châteaux et que lorsqu'un hôte — fait-il précéder — vient lui rendre visite, il faut qu'il se pise à l'arrivée et à la fin du séjour. Qui bien se pise bien se connaît... Généralement, les hôtes de roi augmentent toujours de poids. C'est signe que la table est bonne.

La gracieuse reine Alexandra a un autre petit "tic" assez bizarre : il faut que la monnaie qu'elle met dans sa bourse soit reluisante et brillante comme un miroir. En conséquence, elle ne laisse entrer dans sa royale bourse ni une pièce d'argent, ni un schilling, ni un penny qui n'ait été au préalable, poudré, frotté, écaillonné comme un parquet... Si elle fait un achat dans une boutique et qu'on lui rende de la monnaie, elle ne la touche même pas, et va bien se débarrasser de vouloir bien lui conserver cet argent jusqu'après nettoyage...
Joliment curieuse aussi la manie de ce bon vivant qui règne aujourd'hui sur les destinées du Portugal : il ne peut pas boire deux fois dans le même verre ni surtout vider le fond d'une coupe. En conséquence, dès qu'il a touché de ses lèvres majestueuses le bord d'un verre, qu'il en ait fini ou non le contenu, vite, on s'empresse, on met un autre récipient devant lui et on le remplit jusqu'au haut...
Enfin, le "tar" a, lui aussi, sa petite toquade... Il ne peut souffrir que dans des paires de drap tissées spécialement pour lui, d'une trile extraordinaire, numérotée et marquée à son chiffre. La première chose qu'on arrivait à Compiègne au valet de chambre à faire, a été de "chamber" le lit dont M. Crozier avait surveillé les préparatifs avec sollicitude et d'y mettre les fameux draps de batiste...
Quant à Guillaume II... Mais non, celui-là, s'il fallait énumérer toutes ses manies, nous n'en finirions pas !

La Ciguë de Socrate

— ET —

Celle de Grenoble.

Il y a quelques jours, on a pu lire dans les faits divers qu'une cuisinière, employée au service de l'ancien maire de Grenoble, avait remplacé, dans une sauce, le persil par la ciguë. Quelques heures après, cinq membres de la famille et trois domestiques ont été "pris de coliques atroces" et leur vie est encore en danger. Ce même phénomène de coliques violentes s'est produit, si nos souvenirs sont exacts, dans tous les cas d'empoisonnement par la ciguë dont nous avons entendu parler.

Dans tous les cas, sauf un, qui est justement le plus célèbre. Nous savons, à n'en pas douter, que Socrate but la ciguë. Platon fait dire le plus nettement du monde à Echécrat : "Phédon, étais-tu auprès de Socrate le jour où il but la ciguë ?" Or, la mort de Socrate n'a aucun rapport avec les accidents produits par le même poison. Phédon, qui en fait le récit, raconte que lorsque l'esclave entra avec l'homme qui portait "le poison tout broyé dans une coupe", Socrate dit à celui-ci : "Fort bien, mon ami ; mais que tant il que je fasse ?" "Pas autre chose, répondit l'exécuteur du décret des Onze, sinon, quand tu auras bu, que de te promener jusqu'à ce que tu sentes tes yeux s'apaiser, et alors de te coucher sur ton lit ; le poison agira de lui-même."

Après qu'il eut bu, aucune des paroles de Socrate n'indique qu'il ait souffert. Tandis qu'il se promenait de "long en large", il dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et il se coucha sur le dos, comme le lui avait recommandé l'homme qui lui avait donné le poison. Alors cet homme s'approcha et, lui serrant le pied avec force, lui demanda s'il sentait la pression. Socrate répondit que non. "L'homme, pour ses mains plus haut, que le corps se refroidissait et se raidissait ; puis, le touchant de nouveau, il nous dit que, dès que le froid gagnerait le cœur, Socrate nous quitterait. Socrate, alors, se dé couchant, recommanda qu'on fit un sacrifice à Esculape. "Ce sera fait", répondit Orton à qui venait s'adresser ; "mais vois si tu n'as pas quelque autre chose à nous dire".
Il ne répondit rien et, un instant après, il fit un mouvement.

Le tour du monde en chantant.

Numa Blès et Lucien Meyer viennent nous voir.

COLLISION.

Williamsport, Pennsylvanie, 4 octobre.—Un train de voyageurs de Northern Central allant au nord, connu sous le nom d'express de Essex, s'est heurté à un train de fret près de Milton, Pa., ce matin. L'ingénieur Wheeland, de Harrisburg, et le conducteur de train de fret, Swinger, de Sanbury, ont été tués.

Le chauffeur Shafer, de Harrisburg, a été grièvement blessé. Aucun des voyageurs n'a été atteint.

La question du charbon.

New York, 4 octobre.—Les marchands de charbon de cette ville ont été déçus d'apprendre que tous les efforts tentés par le président Roosevelt pour effectuer un règlement des différends existant entre les opérateurs d'anthracite et les mineurs étaient restés vains.

Les délégués dans le district de charbon à trente cents le ton, ce qui porte le tonne à \$37.

Depuis bien des années l'Armée du Salut achète du charbon en grande quantité afin de le vendre aux pauvres au prix de trois cents le ton.

Un des officiers a annoncé que l'Armée était incapable d'obtenir une provision suffisante pour l'hiver qui vient.

Des mineurs et marchands qui avaient expédié, il y a un an, 2,500 tonnes d'anthracite à Rouen, France, pour faire une expérience, ont découvert qu'on ne s'était pas servi du charbon et l'ont racheté et vendu sur livraison à son arrivée.

Bien que les frais de réexpédition se soient montés à environ \$4 par tonne, la transaction sera profitable.

Un steamer partira au commencement de la semaine prochaine à destination de ce port avec 6,000 tonnes d'anthracite écossais. Cette importation de charbon écossais sera la première qui ait jamais été faite.

Jusqu'à plus de 40,000 tonnes d'anthracite étranger ont été débarquées dans ce port depuis que la grève a atteint son point culminant. Les compagnies de gaz et de chemins de fer en ont acheté la plus grande partie.

Mort de G. S. Bonner.

New York, 4 octobre.—George Sewell Bonner, un des principaux membres du Barreau de New York, est mort d'une paralysie due à une fracture de l'épine dorsale dans une chute d'un arbre à sa résidence.

Il avait grimpé dans l'arbre pour abattre des châtaignes pour ses enfants quand la branche s'est rompue et a causé l'accident dont il est mort.

Locomotives à l'épreuve.

Wellington, Nouvelle-Zélande, 4 octobre.—Après de nombreuses épreuves des locomotives américaines et anglaises les fonctionnaires des chemins de fer du gouvernement se prononcent en faveur des premières, qui ont donné les meilleurs résultats, disent-ils.

ARTISTES, AUTEURS ET JOURNALISTES.

Nos lecteurs ont sûrement entendu parler de Numa Blès et de Lucien Meyer, les deux "globe-trotters" de la chanson française qui sont partis de Paris le 30 mai dernier pour faire "Le Tour du Monde en Chantant". Numa Blès et Lucien Meyer sont deux jeunes hommes de lettres de France, tant par leurs chansons et les pièces de théâtre dont ils sont les auteurs, que par leur grande valeur de journalistes, et par leur grand talent d'artistes et de conférenciers.

Poussés par le désir de répandre partout la bonne chanson, la bonne diapositive et le bon théâtre, ils ont partis tous deux avec un courage digne de tous les siècles. Il est vrai que personne n'était mieux désigné pour entreprendre ce hardi voyage, et que leur réputation si méritée leur était le plus sûr et le meilleur des viatiques.

Nous aurons prochainement le plaisir de posséder pour une ou deux soirées ces intéressants globe-trotters, qui ont déjà traversé triomphalement le Nord de la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et le Canada. Ils ont eu partout le même succès, les mêmes compliments, le même accueil enthousiaste.

C'est en se rendant aux Etats-Unis que Messieurs Numa Blès et Lucien Meyer visitent les principaux centres de la Province de Québec et de la Nouvelle-Angleterre. Nous sommes certains qu'ils y rencontreront, et particulièrement à la Nouvelle-Orléans, les applaudissements qu'ils ont recueillis toutes les fois qu'ils se sont présentés devant les auditeurs les plus différents et les plus variés.

PROVERBES.

L'espérance est le pain de malheureux.

A brebis tondue Dieu mesure le vent.

"Le bon Dieu n'enroule pas le linceul".
Sein le bousen par le norri.
[Le bon Dieu n'envole pas un chevreau Sans un buisson pour le nourrir.]

Arrivée du général Booth.

New York, 4 octobre.—Par le steamer Philadelphia arrivé aujourd'hui de Southampton se trouvait le général William Booth, chef de l'Armée de Salut.

Douze remorqueurs et trois petits bateaux portant des soldats de l'Armée de Salut sont allés à l'aide de la Philadelphia à la Quarantaine et ont accueilli avec enthousiasme le général Booth.

L'Armée, dans toute sa force, se pressait dans les embarcations, tirait des feux d'artifice, agitaient des drapeaux et chantaient des hymnes. Le chant s'élevait jusqu'à un débarquement.

"Je suis venu passer cinq mois", dit le général au navire "dans le but d'étendre et de consolider l'Armée".

On a demandé au général Booth s'il consentait de résider sous une seule tente, les volontaires de l'Amérique et l'Armée de Salut.

"Non, je ne le ferai pas", a-t-il dit. "Je ne me mélerai en aucune façon de l'Armée. Je suis l'ami de tous et j'essaierai de le démontrer".

Pierre Maesgrain, le compositeur, et sa femme étaient assis au nombre des passagers.

ARTISTES, AUTEURS ET JOURNALISTES.

Nos lecteurs ont sûrement entendu parler de Numa Blès et de Lucien Meyer, les deux "globe-trotters" de la chanson française qui sont partis de Paris le 30 mai dernier pour faire "Le Tour du Monde en Chantant". Numa Blès et Lucien Meyer sont deux jeunes hommes de lettres de France, tant par leurs chansons et les pièces de théâtre dont ils sont les auteurs, que par leur grande valeur de journalistes, et par leur grand talent d'artistes et de conférenciers.

Nous aurons prochainement le plaisir de posséder pour une ou deux soirées ces intéressants globe-trotters, qui ont déjà traversé triomphalement le Nord de la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et le Canada. Ils ont eu partout le même succès, les mêmes compliments, le même accueil enthousiaste.

C'est en se rendant aux Etats-Unis que Messieurs Numa Blès et Lucien Meyer visitent les principaux centres de la Province de Québec et de la Nouvelle-Angleterre. Nous sommes certains qu'ils y rencontreront, et particulièrement à la Nouvelle-Orléans, les applaudissements qu'ils ont recueillis toutes les fois qu'ils se sont présentés devant les auditeurs les plus différents et les plus variés.